



HAL
open science

“ Mauvais usages de la parole : flatteurs et querelleurs dans le De Sermone de Pontano ”, *Studi Umanistici Piceni*, XX, 2000, p 196-203.

Florence Bistagne

► **To cite this version:**

Florence Bistagne. “ Mauvais usages de la parole : flatteurs et querelleurs dans le De Sermone de Pontano ”, *Studi Umanistici Piceni*, XX, 2000, p 196-203.. *Studi umanistici Piceni*, 2000. hal-02610640

HAL Id: hal-02610640

<https://hal.science/hal-02610640>

Submitted on 10 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

«L'on voit des gens, qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous déçoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire, par l'impropriété des termes dont ils se servent. (...) ils ne suivent en parlant ni la raison, ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, et peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, et qui devient enfin leur idiome naturel; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est contrefaite.», La Bruyère, *Les Caractères*, «de la société et de la conversation.»

Dans l'œuvre de Pontano, le *De Sermone* a une place très importante. Datable de 1501, il s'agit d'un traité descriptif et prescriptif.

Comme Pontano lui même l'annonce dans le prologue, les six livres de l'ouvrage ont des sujets multiples, mais tous ont en commun de s'intéresser aux vices et aux vertus du langage quotidien, non pas poétique ni oratoire:

«convertimus ad scribendas eas sive virtutes sive vicia quae in sermone versantur; non autem aut oratorio aut poetico sed qui ad relaxationem animorum pertinet atque ad eas quae facetiae dicuntur, id est ad civilem quamdam urbanamque consuetudinem domesticosque conventus hominum inter ipsos, non utilitatis tantum gratia convenientium, sed iucunditatis refocillationisque a labore et molestiis.

Divisimus autem pervestigationem eam in plures libros.»

Cette profession de foi, pour ainsi dire, va être constamment réaffirmée tout au long de *De Sermone*. Elle va donner lieu à des descriptions de caractères, qui sont autant de morceaux de bravoure stylistique, de recherche étymologique, et d'adéquation entre les mots et ce qu'ils expriment. Ainsi se mettra en place une réelle taxinomie, par espèces et genres, qualités et disposition naturelle, bon ou mauvais usage de la parole.

Les livres sont assez bien définis. Le livre I est une galerie de caractères, sur les hommes en société, et leur usage de la parole, par excès ou par défaut, qui sert à établir un idéal de juste milieu, incarné dans le *delectus*, le discernement, et la mise en place des notions proches de l'idéal humain qu'il veut faire apparaître. Le livre II est tout entier consacré à la sincérité et à la van-tardise, dans tous ses genres. Le livre III est le seul consacré à la facétie, toujours située entre les extrêmes. Le livre IV expose quel est l'art de cette facétie, et comment le pratiquer. Le livre V est la définition de la vertu de l'homme idéal, et le livre VI la description de cet homme idéal ainsi formé. Nous ne sommes pas loin du «*formar con parole*» le courtisan idéal de Castiglione.

Le *De Sermone* a cependant une unité, celle de la recherche d'une vertu qui comprendrait toutes les autres concernant la bonne tenue de l'homme en société. Car si le problème est traité par l'usage de la parole, c'est celui du comportement qui est le plus important pour Pontano. C'est pourquoi le traité est aussi très descriptif et pittoresque, dans la veine des dialogues, tout au long du *De Sermone*, l'on découvre l'amour de l'auteur pour les anecdotes, un panorama de la société *quattrocentesca*, rois, *condottieri*, humanistes, paysans, papes, prêtres sont représentés, un visage des réunions de l'Académie, avec tous ses membres, la cour des Espagnols à Naples, et leurs particularités, les Catalans y sont grossiers par exemple.

Mais toutes ces définitions et ces illustrations ne servent qu'à mieux cerner, en creux, l'idéal qu'il propose, celui de l'*homo facetus*, et de son *habitus*, la *facetudo*, mot qu'il forge après des hésitations entre *facetitas* et *faceties*, I, 12. Il préfère *facetudo* car il suit le modèle cicéronien de *beatitas* et *beatitudo* utilisé dans le *De Natura Deorum* pour traduire εὐδαιμονία, et aussi parce qu'il trouve ce mot plus «latin», s'inspirant d'Aulu-Gelle, XVII, 2, 19. Quant à son étymologie *facetus/facetudo*, elle vient probablement du commentaire de Donat sur Térence, *Eunuchus*, 427, trouvé par Aurispa en 1433, «*facete, facetus est, qui facit verbis quod vult; lepide lepidus qui politus est ut «lepis», id est lamina; laute, lautus, qui mundus et splendidus.*»

Le prologue du *De Sermone* insiste bien sur les conditions d'écriture: c'est la guerre, Pontano est retiré de la vie politique, ses amis sont morts, bientôt la monarchie aragonaise d'Italie, dont il a été un des plus fervents soutiens va définitivement disparaître. Or dès le prologue, il écrit :

«neque enim te ad complorationem invitamus sed ad risum atque festivitatem, neque nos ipsos a dolore avertimus, quo te ipsum reliquosque invitemus ad lacrimas, sed ut sciat nos neque consolatione etiam in summis erumnis indigere et ut vos ipsos intelligatis Italicis a vastationibus contemplantis a me averti».

Bien sûr il entre dans ce propos tout le motif traditionnel de la distraction en période troublée, qui va des dialogues de Platon au *Decameron* en passant par les *Tusculanes*, mais il y a peut-être aussi une conception de l'intellectuel. L'homme de lettres ne doit donc pas viser la gloire personnelle, dans la lignée de Pétrarque, mais reposer l'homme des peines quotidiennes. La *recreatio* est complémentaire de l'*actio*. Ici il s'agit de traiter la parole dans le *sermo quotidianus, urbanus, facetus*, dans le cadre d'une société élégante, antidote aux soucis quotidiens, et non une recherche de la solitude, de l'*otium literatum* comme une fuite.

Parallèlement à cela il y a une recherche du *sermo quotidianus*, une vraie esthétique, avec une mise en place d'un type de discours, de tous ses attributs et ses modalités, de tous ses domaines d'application. Le comique fait l'objet d'une véritable esthétique, exposée surtout au livre III.

Ainsi donc c'est bien un ouvrage d'esthétique du *sermo quotidianus* et aussi d'éthique, dans la définition d'un idéal d'une perfection esthétique liée

à la psychologie de la sociabilité et de la bonne compagnie. La recherche constante de la vertu, de l'*habitus* qui procède aux divers comportements humains, et son corrélat linguistique, la recherche du substantif, vont bien dans ce sens. Bien parler est la manifestation d'un caractère qui sait s'adapter au groupe dont les habitudes doivent servir de norme. Dans le *De Sermone*, les mots *natura*, *habitus*, *usus* et *consuetudo* vont sans cesse de pair, et l'on trouve de nombreuses fois des expressions telles que «*quod ita quidem sint a natura instituti atque ab assuetudine confirmati et moribus*», I, XVIII, ou encore «*ab habitu ac consuetudine suoque ab instituto, moribus ac sermone*», II, II.

Tout commence et tout se définit par la parole. Les premiers chapitres du livre I sont un exposé rapide de la supériorité humaine dotée de la parole, et de la nécessaire socialisation de l'homme. La parole est civilisation. Il faut maintenir cette sociabilité entre les hommes, il faut donc se servir en bien de la parole. Le premier chapitre, au titre éminemment cicéronien, «*rationem atque orationem esse homini a natura tributam*», qui renvoie au *De Officiis*, I, 50, se termine par une condamnation sans appel: «*nam si laudantur recte qui loquuntur dicuntque apposite quod sentiunt, improbentur necesse est qui male et incomposite*». Et tout au long du *De Sermone*, cela ne cessera d'être réaffirmé, notamment au chapitre XIII, du livre I, «*quemadmodum (...) cum eadem ipsa oratio et sermo vel praecipuum sit vinculum retinendae societatis, ad quam colendam nati atque educati sumus, coetusque ipsius una societati et ampliandi et conservandi, sic alterius virtutis proprium munus est veritatis studium et cultus*».

Ceux qui sont du mauvais côté sont ceux qui utilisent la parole en mauvaise fin, pour détruire la société, et contre la vérité, dans le livre II, ils sont désignés d'abord par le nom générique de *commissores*, les agitateurs: «*quae enim civili in congregatione hominumque societate maior accidere pestis potest, quando, ad eam colendam cum instituti simus, contra ad evertendam arte fingendique ac fallendi studiis innituntur?*». Mais tous les extrêmes sont de mauvais utilisateurs de la parole, le muet comme le bavard, le rustre comme le bouffon. Au juste milieu de ces derniers extrêmes sera le *facetus*. Il y a dans l'exposé une gradation morale, flatteurs et querelleurs, muets et bavards ne sont pas dans la même logique que sincères et menteurs, quant au *facetus*, il est réellement l'expression d'une nouvelle morale.

Les distinctions entre les différents types de flatteurs comme de querelleurs tiennent à leurs buts et aux moyens dont ils se servent pour les atteindre. Et cela donne l'occasion à Pontano de véritables peintures sociales, de caractères, auxquels il donne des noms particuliers de même qu'il nomme leur disposition naturelle par un nom qui lui soit propre. Il fait ainsi à la fois oeuvre de moraliste, de peintre, et de lexicographe. Le personnage du flatteur est très important dans la littérature médiévale, et il faudra sur ce point, comme sur celui du menteur, qui commettent tous deux des péchés de langue, se pencher par la suite plus précisément sur cet héritage que Pontano ne saurait oublier¹. De plus son lieu de prédilection est la Cour, et l'on voit ce qu'im-

plique une critique de la cour et de la courtoisie, pour la constitution de l'idéal social, et de son lieu de déploiement.

Les flatteurs et les querelleurs font donc un mauvais usage de la parole en tant que lien social. Pontano commence par différencier les aimables des flatteurs, «*comis*» et «*blandus*», les premiers cherchent à plaire, les seconds à être utiles. C'est la première discrimination. Il va alors y avoir des classements plus poussés selon les buts et les moyens employés pour l'utile. De même pour les querelleurs, dont le but n'est pas d'être agréable ni même de se procurer des avantages, mais de se réjouir des discordes. Leur genre est celui des «*contentiosi*», et ils vont aussi être subdivisés en espèces. Ce qui les relie, c'est d'abord la perversion des liens entre les hommes, qu'ils veulent les tourner à leur profit ou au contraire les détruire. Il y a déjà une norme morale dans le rapport à l'autre.

Blandi, adulescentes, assentatores, captatores, lascivi, profusi, insulsi

Il y a une première différence entre toutes ces notions qui sont autant de comportements. Les flatteurs, «*blandi*», suivent dans leur discours la norme du plaisir, ce que laisse entendre le nom même qui les qualifie, ainsi que le verbe «*blandor*», caresser. Ils veulent se procurer des avantages, en faisant plaisir à autrui, en le divertissant et en le charmant, «*nec sola delectatio ac iucunditas quaeritur, verum potius utilitas*», I, XI. C'est pourquoi Pontano donne comme exemple les esclaves fautifs de Plaute qui disent des mots caressants à leurs maîtres, ou encore les fils dans les mêmes comédies, lorsqu'ils parlent à leurs pères fâchés contre eux. Mais ce genre ne s'érige pas forcément contre la vérité.

Quant aux autres catégories de personnes, elles poursuivent le même but, mais elles sont bien plus pernicieuses, car elles ne respectent pas l'exigence de sincérité que l'on doit avoir pour conserver la société. C'est-à-dire que les *adulescentes* sont nécessairement des flatteurs, mais ce n'est pas qu'en certaines occasions, c'est en toutes leurs actions et comportements, et surtout, ce sont de vrais fléaux pour les liens sociaux: «*itaque huiusmodi hominum una est cura totique in eo ipsi sunt, quo adulando rei suae consulant familiari; et quasi verborum mercaturam faciant, oratione ubique utuntur blanda et secunda*» I, XIV. Ce sont les courtisans, et Pontano ajoute qu'on les appelle ainsi parce que les Cours en sont pleines, «*quia primatum virorum principumque ac regum praecipue plenae sunt aulae, inde adulescentes dicti*», et que probablement cela vient du grec *doulos*, esclave. Ce caractère est décrit par son type de discours et par son comportement. Ce sont également des approbateurs systématiques, des complaisants, «*assentatores*». Non content de fragiliser la société, ils sont aussi responsables des perturbations dans les régimes politiques, car les princes les écoutent. La critique du courtisan s'exprime par le type d'exemple utilisé, il s'agit d'un esclave de Térence,

«tu dis oui, je dis oui, tu dis non, je dis non», Eunuchus, 252, et du parasite de Juvénal. Pontano attaque leur discours complaisant et contre la vérité, qui doit être la norme dans ce type de rapports, et surtout leur attitude, ils font des courbettes, contrefont leur expression du visage, leur démarche, sachant bien que le geste est aussi une partie de l'art de persuader. «*Marcher d'un grave pas et d'un grave souris...* ». La perception de la Cour comme royaume des apparences et de la flatterie est déjà présente ici, «*dum umbra capiuntur rerum magisquam rebus ipsis*», I, XV. Cette critique sera développée dans les chapitres sur la dialectique de la simulation et de la dissimulation².

Une classification intervient alors. Le genre est celui des flatteurs, une de ses espèces est le courtisan, ou l'obséqueux, mais cette espèce ne se subdivise pas pour l'instant en sous-espèces. En effet, lorsqu'on se penche sur ceux qui par les mêmes moyens cherchent la faveur populaire, on trouve alors, une autre espèce qui n'a pas de nom particulier, «*sunt quoque quos ambitio honorisque studium, trahat ad assentandum (...); proprium ac maxime suum nomen existit nullum*», I, XVI, et qui fait partie du genre des cajoleurs. Quant à ceux qui cherchent uniquement de l'argent, ils constituent le genre des «*captatores*», les cajoleurs, «*dicti igitur a captando, quo in verbo fraus inest*», dont font partie l'espèce «sans nom», et l'espèce des courtisans, et que Pontano compare à des chasseurs d'oiseaux à l'affût. Ils s'attachent aux riches pour dépecer leur héritage, et même aux plus petits patrimoines. Ceux-là sont véritablement des rapaces. Sans citer d'exemple, Pontano loue les auteurs de satires de les avoir critiqués, il fait par-là allusion à Horace et Juvénal.

Après avoir fait ce classement selon le but visé parmi le grand genre des flatteurs, Pontano découvre un autre genre, ceux qui s'enivrent de leurs flatteries, et se paient de mots, voulant charmer et divertir leur auditoire. On en revient donc au tronc du genre des flatteurs, «*blandi*», ceux qui caressent. Ici le but est de plaire, non de s'occuper de faire fructifier ses intérêts, argent ou renommée. On entre alors dans l'espèce des outranciers, «*lascivi*», qui dépassent les bornes, sont extravagants, ne gardent aucune mesure ni retenue, sont parfois même grossiers en plaisantant. «*Quocirca lascivi sunt vocati et viciium ipsum lascivia; nimis enim profundunt se se ad ioca dictaque omnia*», I, XVI. En ce sens ils se rattachent au genre des flatteurs, car ils ne respectent pas la norme de la vérité dans le discours, et en tout cas essaient de caresser les oreilles de leur auditoire. Pontano les classe même sous le genre des courtisans, et non sous celui des bouffons, dont il parlera par la suite, car leur but n'est pas le plaisir comme délassement après les travaux et les peines par le mot d'esprit et la douce conversation, mais bien «*ut neque ab desidia ignaviaque longius absint. Atque haec quidem videntur esse assentatorum genera*», I, XVI. C'est-à-dire que le plaisir est la récompense qu'ils attendent, pour pouvoir vivre dans l'oisiveté, et non dans l'alternance entre *negotium* et *otium*. En revanche leur espèce se divise, certains ne s'éloignent

pas de la mesure dans la plaisanterie, mais sont vulgaires, et se servent du langage comme les bêtes font de n'importe quel membre de leur corps, et les autres véritablement cassent les oreilles, jacassent, «coassent» dit Pontano. Ce sont les insipides et prolixes, «*insulsi et profusi*», qu'il compare à des grenouilles, et pour lesquels il forme le mot «*coaxatores*».

Ou a ainsi une construction en sous-espèces, espèces et genre, constituant un des extrêmes par rapport au juste milieu qu'il cherche dans la rhétorique du *negotium*, qui a pour norme la vérité. Ceux-ci, regroupés sous le nom de flatteurs, s'opposent à d'autres qui ne respectent pas non plus cette norme, les querelleurs.

Contentiosi, rixatores, litigatores, controversos

Ce genre est l'opposé du précédent, mais il est beaucoup moins divisé. En effet, but et moyens sont quasiment uniques, offenser, s'opposer, se faire le contradicteur, en tout, dans toutes les situations, dans tous les domaines, en toutes les compagnies. C'est l'un des chapitres les plus longs, notamment grâce aux exemples contemporains que donne Pontano. En réalité tous ces noms concernent le même genre d'hommes, constitués d'espèces qui ne sont que des degrés divers, le querelleur, le disputeur, le bagarreur, le chicaneur, le procédurier. En outre pour chacun de ces types d'hommes, il y a le nom de la disposition naturelle qui le fait agir ainsi. Leur dénominateur commun reste l'amour de la querelle, de la dispute. Et cela aussi est un ferment de discorde et de désunion sociale. Elle provient d'une utilisation mauvaise du langage, «*et quam alii a natura concessam elocutionem exercent in conservanda hominum societate, in conciliandis amicitiiis, in solandis demulcendisque molestiis, laboribus ac moeroribus aliorum, ea ipsi in adversum utantur vel potius abutantur ad odia contrahenda litesque excitandas ac serenda discordiarum semina*», I, XVIII. Pontano fait encore une fois appel à l'inventivité de la langue latine, puisqu'il ne s'interdit pas le néologisme «*rixatio*» en face de «*contentiositas*», disposition à la querelle. La partition du genre en deux espèces se fait encore une fois sur le but, pour la propre utilité, ou «*gratuitement*», par seul amour de la querelle, esprit de contradiction.

Pontano donne alors l'exemple d'une de ses connaissances qui laissait toujours en train deux ou trois procès pour ne pas perdre la main, et s'y divertir. Celui-là doit être appelé procédurier, «*litigator*», «*litigatorius homo*» dit Pontano en formant cet adjectif, car l'adjectif existant *litigiosus* est plutôt employé pour les choses, ou chicaneur, «*controversus*». Or il ne s'intéresse pas aux querelles et disputes judiciaires, mais bien au genre opposé à celui des flatteurs. «*Contentiosos autem volumus illos qui maxime adversentur adulatoribus et, quantum hi loquuntur in omnium gratiam, tantum illi nemini parcant studeantque prorsus offendere*», résume-t-il en I, XVIII. Il est d'ailleurs très important de noter que tout de suite après il ajoute le correctif «*quos*

siquis inciviles vocaverit, ne ille mea sententia vera ab appellatione reces-serit». Ainsi la notion de politesse est déjà présente à ce niveau de rapports, qui ne sont pourtant pas dans la rhétorique de la pure sociabilité gratuite mais encore dans la rhétorique des rapports utilitaires.

L'exemple donné de querelleur est très significatif, à plusieurs niveaux. En effet le représentant de ce genre n'est pas un anonyme décrit dans ses mots, expressions, gestes, auquel Pontano donne un nom après la description en se démarquant ou non de l'acception commune ou de ses éventuels prédécesseurs. Ce n'est pas non plus un contemporain inconnu, comme la première personne citée, Monzio Brancacci, le fameux procédurier. Il s'agit de Lorenzo Valla, qui est cité comme ennemi de la vérité, «*ita et scripsit et disputare est solitus, ut minime videretur, velle praecipere, nec apparet tam contendere illum de veritate proprietateque aut docere quam maledicere obiectareque vetustis scriptoribus atque obloqui*». Sur la question de la propriété et de la vérité, la querelle est admise, mais pour enseigner, à des fins utiles, or il semble aux yeux de Pontano qu'il l'ait pratiquée de façon purement gratuite, par pur esprit de contradiction. Plus loin il est traité de «*retroversus et praeposterus*», d'après ses opinions sur les auteurs anciens, ne faisant pas cas de Cicéron et d'Aristote, préférant Pindare à Virgile. Nous traduisons par «esprit de contradiction», qui est un vice selon Pontano et par «iconoclaste», peut-être un peu forcé, mais qui semble assez bien correspondre à *praeposterus*, esprit paradoxal, qui renverse les hiérarchies communément acceptées, et fondées sur une vérité. Car nous sommes toujours dans la logique de la vérité. Et la querelle est une autre façon de ne pas la respecter. Mépriser Aristote et ne jurer que par Epicure est un signe d'esprit de contradiction, car cela n'apporte aucune utilité ou connaissance, I, XVIII, 6, et de plus ce n'est pas une marque de respect de la vérité. Pontano s'empresse de se mettre à couvert de l'accusation de médisance pour lui-même, en donnant ses sources, les élèves de Valla, ainsi que sa propre fréquentation, «*quem senem adolescens ipse noverim*» à la cour d'Alphonse le Magnanime. D'ailleurs il se défend de vouloir l'attaquer, et le reconnaît pour un homme très travailleur, très doué, qui l'a beaucoup estimé «*ex eo de me nisi pleno atque amico ore locutus fuerit numquam*». Au-delà de la critique personnelle, qui serait assez gratuite ici, l'exemple a peut-être pour fonction de montrer que même dans les sujets «sérieux», littéraires, concernant la grammaire, la rhétorique, les arts du langage, la méthode de la querelle n'est pas la bonne pour démontrer ses opinions, et que s'opposer aux traditions existantes n'est pas non plus une preuve de culture. Ce n'est pas de renverser la hiérarchie entre Pindare et Virgile qui va rendre Pindare effectivement meilleur que Virgile. En revanche cela prouve que le tenant de cette position a l'esprit de contradiction. Pour illustrer cela il faut se tourner du côté des dialogues de Pontano où l'on peut voir la méthode en actes, les discussions y sont pleines d'allant, et non de disputes, les intervenants sont toujours aimables et de bonne composition.

Enfin la dernière espèce est celle des misanthropes, «*insectatores cum singulorum tum etiam humani generis*», dont l'exemple traditionnel est Timon d'Athènes. Ceux-là sont même au-delà de la logique de la vérité, et de la conservation de la société, puisqu'ils fuient les humains par nature, pratique et usage, l'expression «*ita quidem sint a natura instituti atque ab assuetudine confirmati et moribus*» revenant encore une fois.

Cette catégorie va fournir la transition vers les genres extrêmes des bavards et des muets, qui ne menacent pas les liens sociaux par leur usage malin du langage, mais par leur simple utilisation de celui-ci. La construction est en fait très rigoureuse, et si la gradation morale ne semble pas respectée, le lien est établi grâce à la figure de Timon.

A travers ces galeries de caractères et ces essais de descriptions précises, c'est tout le pouvoir performatif de la parole qui est mis en jeu. «*formar con parole*» prend chez Pontano tout son sens, et en nommant les personnages qui sont autant de repoussoirs, la figure de l'homme d'esprit prend encore plus de relief. *L'homo facetus*, cet idéal qui a son nom pour la première fois, ne se comprend qu'en une conception apicale de la vertu, et en s'éloignant des extrêmes qui sont les vices. C'est pourquoi il y a un appareil conceptuel qui passe par la description et l'*annominatio* pour les définir, c'est-à-dire leur donner un nom qui leur soit propre et les différencier entre eux.

¹ On trouve de nombreux ouvrages sur le thème de la flatterie et de la convoitise, notamment dans le *Policraticus* de Jean de Salisbury fin du XII^e siècle, ce sont eux qui provoquent les tyrannies, chez Alain de Lille, ils sont souvent assimilés aux intellectuels, chez Christine de Pisan, l'on trouve la première association entre le discours du flatteur ingénieux et son comportement, se courber, sourire, être bien vêtu. Ce sont également les personnages négatifs dans le système de l'amour courtois, les «*losengiers*» faiseurs de louange. Dante les met dans le huitième cercle de l'Enfer, le cercle des «*fraudeurs*», subdivisés en «*séducteurs*», «*proxénètes*» et «*adulateurs*». Ces derniers sont immergés jusqu'à la tête dans la fange, si bien qu'on ne savait s'il était laïc ou clerc». Alessio de Lucques, que Dante interpelle, lui répond, «*dans ce fond m'ont noyé les flatteries (lusinghe) / dont ma langue n'était jamais rassasiée.*»

² Nous y verrons aussi la critique des marchands. Ici dire que les courtisans font commerce de leur mots, n'est pas innocent, le marchand, et son lieu la ville, sera tout autant un repoussoir que le courtisan et la cour. Le conservatoire des bonnes manières et du beau langage ne sera dans aucun de ces deux endroits.